

CHAGA et la chocolaterie



Histoire de stopthetraffik.org

Par Bob Hartman

Illustration Tim Hartman

Traduction française Crystel Müller

© Bob Hartman

Tous droits réservés. Interdiction de reproduire, modifier ou vendre cette publication, même partiellement sans l'autorisation expresse des détenteurs des droits de copyright.

www.stopthetraffik.org

Chaga et la fabrique de chocolat

Le soleil africain était éclatant.

L'air africain était chaud et sec.

Et Chaga marchait d'un pas traînant sur une route poussiéreuse d'Afrique de l'Ouest.



Un homme pédalait sur une bicyclette flambant neuve. Chaga aurait aimé être cet homme, et non un pauvre gamin. Avec six pauvres frères et sœurs. Et une pauvre mère et un pauvre père. Et deux pauvres pieds poussiéreux.

Soudain, l'homme s'arrêta, descendit de sa bicyclette et se retourna pour regarder Chaga.

« Hey, garçon », appela-t-il. « Que penses-tu de mon vélo ? »

« Etrange », pensa Chaga. « Est-il magicien ? Peut-il lire mes pensées ? »

Surpris, il lâcha : « Il me plaît. Beaucoup, même ! »

« Est-ce que tu aimerais avoir un vélo à toi ? », demanda l'homme.

Sur un hochement de tête, Chaga répondit : « Oui, monsieur », dit-il. « Oui, j'aimerais bien ! » Ce n'était qu'un rêve, bien sûr. Un rêve qui ne deviendrait jamais réalité, pour un pauvre garçon de dix ans dans un petit village du Mali.

« Amène-moi vers tes parents » dit l'homme, avec un sourire éclatant comme le soleil. « Là d'où je viens, les garçons gagnent bien assez pour soutenir leur famille ET s'acheter un vélo. »

Le soleil africain était éclatant.

L'air africain était chaud et sec.

Mais Chaga descendit la route poussiéreuse en ayant l'impression de voler, les bras autour de l'homme sur la bicyclette. Ses espoirs et ses rêves semblaient voler aussi !



En arrivant chez Chaga, l'homme parla avec les parents du garçon. Les larmes aux yeux, ils dirent : « Oui ». Des larmes de chagrin, parce que leur fils leur manquerait. Et des larmes de joie, parce que ce job était bien plus que ce qu'ils pouvaient espérer lui offrir à s'éreinter pour survivre dans leur petite ferme.



« Une plantation de cacao. Une fabrique de chocolat ! » C'est ce que l'homme avait dit. C'est là que Chaga travaillerait. Cette nuit-là, il dormit à peine, à force de rêver de chocolat, de bicyclette et de... bicyclettes en chocolat.

Ils se mirent en route le lendemain matin, récoltant d'autres garçons en chemin. Quand l'homme eut réuni assez de garçons pour former un défilé, un camion apparut soudain. Un camion ! Peut-être cet homme était-il quand même un magicien, après tout, pensa Chaga, alors que tous les garçons grimpaient à bord du camion en parlant, en riant et en s'amusant.

Le camion roula toute la nuit et presque toute la journée suivante. Le monde avait l'air différent. Chaga n'était jamais allé dans cette partie du Mali. Quand il fit cette remarque, un des grands garçons rigola : « Bien sûr que non ! Ce n'est plus le Mali. Nous allons en Côte d'Ivoire. C'est ce que l'homme a dit à mes parents. »

Une nouvelle vie. Un nouveau pays. Pour la première fois, Chaga se sentit un peu craintif.

Ils atteignirent la plantation dans la soirée. Ayant dit au revoir à l'homme à la bicyclette, les garçons furent conduits vers une petite cabane en tôle.

« C'est là que vous dormirez », dit le nouvel homme. Mais il ne souriait pas. Pas du tout.

Un après l'autre, les garçons entrèrent dans la cabane, mais... quelle odeur !

L'air était rempli de sueur. Le sol était humide d'urine. Chaga pouvait à peine respirer. D'autres garçons se tenaient déjà dans la cabane, recroquevillés et entassés sur des nattes de paille. Chaga se tourna vers la porte.

« Il doit y avoir erreur », pensa-t-il. Cet endroit ne pouvait pas être le « pays » des bicyclettes. Mais quand il se tourna, la porte se referma en claquant, et la clé tourna dans la serrure d'un son froid et dur.



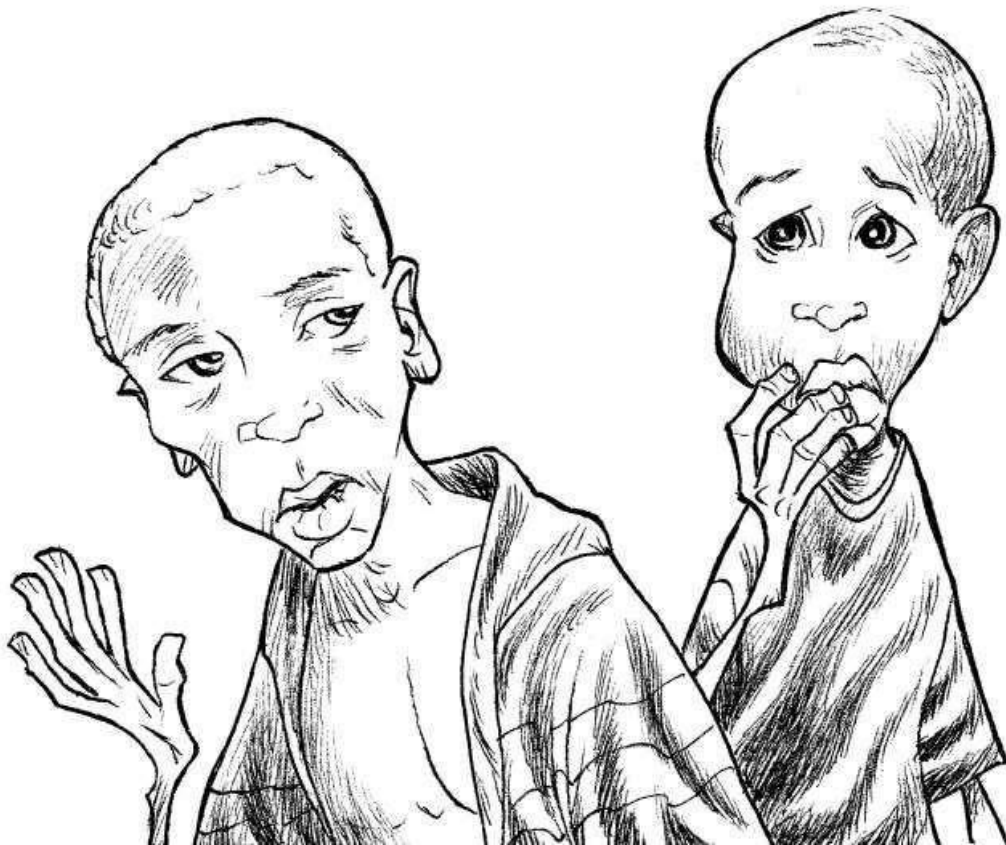
Quelques garçons plus âgés se jetèrent contre la porte, espérant la faire céder sous le poids de leurs épaules et de leurs pieds. Chaga se laissa tomber par terre en essuyant quelques larmes du dos de la main.

« Ils ne pourront pas forcer la porte », chuchota une voix. « Nous avons déjà essayé. »

« Où sommes-nous », demanda Chaga en chuchotant. « L'homme à la bicyclette nous a dit que nous fabriquerions du chocolat. »

« L'homme à la bicyclette », soupira la voix. « Alors, il est encore dans les affaires, lui et ses vieilles ruses. L'homme à la bicyclette m'a amené ici il y a quatre ans. Je n'ai vu aucun chocolat. Ni aucun vélo d'ailleurs. »

Chaga scruta l'obscurité en direction de la voix. Une fois ses yeux habitués, il entrevit le garçon à qui appartenait la voix. Il était plus âgé que Chaga, mais beaucoup, beaucoup plus maigre. Il s'appelait Bohkari.



« Qu'est-ce que vous faites, alors », demanda Chaga.

« Nous portons les fèves de cacao. Des sacs et encore des sacs remplis de fèves. D'un bout de la plantation à l'autre. Ils nous donnent juste assez pour survivre. Quand nous tombons malades ou que nous mourons, ils trouvent d'autres garçons, comme toi, pour prendre notre place. »

« Pourquoi ne t'es-tu pas enfui », chuchota Chaga.

« Pour aller où », demanda Bohkari. « Nous sommes à des kilomètres de chez nous. Et avec ces portes verrouillées la nuit et les gardes armés la journée, il y a peu de chance de s'échapper. »

« S'échapper », frissonna Chaga. « A t'entendre on croirait que vous êtes des prisonniers. »

« Pas des prisonniers », soupira Bohkari. « Nous n'avons rien fait de mal pour être emprisonnés. Nous ne sommes pas des prisonniers, nous sommes des esclaves. »

Chaga sentit ses yeux se remplir à nouveau de larmes, et il porta la main à sa bouche pour couvrir quelques sanglots.

« Dors », dit Bohkari. « Ils viennent nous chercher tôt. Tu ne peux rien y faire. »



Chaga essaya de dormir, mais son rêve – son magnifique rêve de bicyclette – avait tourné au cauchemar, et ces cauchemars l'empêchèrent de dormir jusqu'à l'aube.

Si les cauchemars étaient horribles, la vie de Chaga était encore pire. A six heures, le lendemain matin, les garçons furent forcés de sortir à la lumière, pour travailler.

De lourds sacs remplis de fèves de cacao, certains plus grands que les garçons eux-mêmes, furent chargés sur leur dos. Ils les transportèrent toute la journée (douze heures par jour !), jusqu'à ce qu'ils n'aient qu'une envie : les laisser tomber.

C'est ce que firent quelques garçons, éparpillant les fèves sur le sol. Horrifié, Chaga regarda les fermiers frapper les garçons avec des bâtons avant de remettre les sacs sur leur dos ensanglanté.



Bohkari prit Chaga sous son aile et lui apprit comment se débrouiller dans cet endroit terrible. Chaga apprit vite. Il apprit à ne pas trébucher, à ne pas se plaindre, à ne jamais demander plus que la maigre pâte de maïs censée nourrir tous ces garçons.

Six mois passèrent, longue succession de jours tous semblables. Après tout ce temps, Chaga avait abandonné tout espoir de revoir sa famille un jour.

Un matin, au moment de quitter la cabane, Bohkari resta couché.

« Viens, dépêche-toi », chuchota Chaga à son ami. Mais quand il prit sa main, elle était froide. Bohkari était mort.



Chaga sortit de la cabane en titubant, tandis que des hommes y entraient pour emporter le corps de son ami. C'est là qu'un des plus grands garçons laissa tomber son sac et se mit à courir.

Les hommes lui coururent après, mais avant qu'ils ne puissent l'attraper, un autre garçon commença à courir, puis encore un autre. Sans réfléchir, Chaga courut aussi. C'était une chance. Une chance désespérée, mais sa seule chance. Alors, Chaga continua de courir.

Ses larmes brillaient sous le soleil africain éclatant.

Il respirait à pleins poumons l'air chaud africain.

Chaga courait encore.



Quelques garçons furent attrapés. Chaga entendit de loin les hommes s'en réjouir et n'osa imaginer comme les garçons seraient battus.

Pensant à sa maison, à sa famille et à son pauvre ami, mort, Chaga continua de courir.

Il arriva à une route, où un camion faillit l'écraser. Quand le camion s'arrêta, Chaga se demanda s'il fallait recommencer à courir, mais le conducteur était un policier.

« Il y a des garçons. Des esclaves », haleta Chaga. « Ils travaillent dans la plantation de cacao. Mon ami est mort. Il faut m'aider, s'il vous plaît », gémit-il en tremblant et en s'effondrant sur la route poussiéreuse, tel un petit tas de larmes et de poussière.

Le policier amena Chaga dans un endroit sûr, où il reçut un bon repas et des habits propres. Grâce à ce qu'il raconta à la police, le propriétaire de la plantation de cacao fut arrêté, et le reste des esclaves furent libérés.

Le soleil africain était éclatant.

L'air africain était chaud et sec.

Et Chaga marchait sur les routes poussiéreuses d'Afrique de l'Ouest.

Là-bas, un peu plus loin, il y avait son village. Il y avait ses parents. Il y avait ses frères et sœurs.

Et il n'y aurait personne pour le retenir. Personne pour lui donner des ordres.

Personne pour le traiter comme un esclave. Alors Chaga se mit à courir pour saluer sa famille.

Chaga continua de courir.

FIN ? Pas tout à fait...

Chaga et chocolaterie : le reste de l'histoire dépend de VOUS !

Le titre de cette histoire est faux, non ? Ça ne devrait pas être « *Charlie* et la chocolaterie » ?

Dans un sens, l'histoire de Charlie et de Chaga se ressemblent beaucoup.

Comme Charlie, Chaga était seulement un garçon. Comme Charlie, Chaga était très pauvre. Alors que Charlie a trouvé le ticket d'or, Chaga a rencontré l'homme à la bicyclette, qui promettait une vie meilleure à tous les garçons qui l'accompagnaient.

C'est là que les choses ont mal tourné. Pas mal tourné de manière drôle, comme ce qui arrive à Veruca Salt, dans le film ou dans le roman de Lemony Snickett. Mais vraiment mal. La vraie vie peut contenir des choses vraiment mauvaises. Si mauvaises que vous ne les inventeriez jamais pour un livre d'enfants.

L'histoire de Chaga est basée sur l'histoire vraie d'un garçon du Mali qui a vraiment été attiré par ruse dans une « chocolaterie ».

Comme celle de Charlie, l'histoire de Chaga se termine bien. Mais aujourd'hui encore (oui, aujourd'hui) des milliers de garçons sont, comme Chaga, esclaves dans des plantations de cacao en Côte d'Ivoire. Les grandes entreprises de chocolat sont au courant depuis des années et ont décidé il y a quelques années de réagir. Même après tout ce temps, ils ne peuvent pas garantir que le chocolat qu'ils vendent ait été produit de manière correcte, par de vrais travailleurs, et non par des enfants victimes du trafic, comme Chaga.

Quel chocolat achetez-vous ? Le chocolat fair trade n'est pas le produit du travail d'enfants, victime du trafic.

Pour savoir où acheter le bon chocolat, vous trouverez des informations en anglais sur stopthetraffic.org ou en français sur utzcertified.org ou maxhavelar.ch.

Stopthetraffic (=stop au trafic) demande que toutes les entreprises de chocolat fournissent du chocolat garanti « libre de trafic » et impriment la preuve sur l'emballage (à côté de la marque).

Pensez-y : si nous pouvons simplement mieux réfléchir au chocolat que nous achetons et au chocolat que nous mangeons, et si nous parlons de Chaga autour de nous, les entreprises de chocolat seront obligées de réagir et d'écouter ce que les consommateurs demandent.

Nous voulons pouvoir acheter et manger du chocolat garanti « libre de trafic » pour contribuer à ce que l'histoire d'autres garçons, comme Chaga, finissent bien !